

# Le goût des mots dans la lecture et la psychanalyse

**julie paquin**

**L'auteure établit un rapprochement entre le travail de lecture et celui de la psychanalyse, qui s'organisent autour d'une même quête motivée par le désir de savoir qui s'enracine dans une fantasmagorie orale. Si cette passion s'associe à une certaine curiosité, une ouverture à l'autre, une réceptivité à la parole, elle comporte aussi, sur un autre versant, une part d'avidité et d'envie destructrice, trahissant un désir de pillage et d'appropriation. C'est en quoi la Bouche apparaît comme un représentant métonymique du lieu où s'origine toute rencontre de lecture et d'écoute analytique. La voracité à l'origine du désir de lire et d'écouter amène à envisager ces deux activités en fonction des processus d'introjection et d'incorporation, selon le type d'assimilation qui est effectué. Ceci conduit à poser la nécessité de l'accomplissement du deuil des mots de l'autre pour permettre la transmission du savoir en son propre nom.**

Car les mots, ce ne sont pas seulement des porteurs de significations, ce sont des vivants. Ça se goûte, ça se palpe, ça fait rêver. (J.-B. Pontalis)

Comme lecteur, je suis aveuglé tant de beauté, et tant de solitude dans tant de beauté, que j'en oublie où je dois aller, seulement conscient d'être bien en-dessous de ce texte sublime, ne désirant rien d'autre que de le manger, et de le manger éternellement puisque l'espoir désespéré de Melville je le fais mien. (V.-L. Beaulieu)

**I**l m'a semblé intéressant pour introduire mon propos de proposer au lecteur ces deux citations placées en exergue, tirées de l'œuvre de deux auteurs provenant de lieux complètement différents et qui se rejoignent néanmoins autour d'une même correspondance entre les mots et l'aliment. Cette métaphore hautement féconde, décrivant un certain rapport au livre, aux mots et à la pensée, m'amène à m'interroger sur les motivations qui peuvent sous-tendre l'acte de lecture et aussi être à l'œuvre dans l'écoute analytique. Toute expérience de lecture et de psychanalyse se fonde sur une rencontre, qui invite à penser un impensé et à réévaluer notre relation au monde. J'entends parler ici de la *lecture* chez un type particulier de lecteur où se rencontrent psychanalyste, penseur et écrivain, inévitablement concernés par l'activité de lire, aussi bien des œuvres de théorie que de fiction. Quant à l'*écoute*, je renvoie à celle qui est à l'œuvre dans le travail de l'analyse et qui peut concerner autant la réceptivité du psychanalyste que l'écoute ou l'attention portée par l'analysant à la parole de son psychanalyste et aux mots, paroles ou récits environnants qui l'ont marqué. Or, qu'advient-il des mots lus et

entendus? C'est à partir de cette question qui me préoccupe que j'envisage de faire un rapprochement entre le travail de lecture et celui de la psychanalyse, qui s'organisent peut-être, c'est mon hypothèse, autour d'un fantasme similaire, motivé par le plaisir des mots dont on verra qu'il est fortement imprégné d'une dimension orale.

Un bref détour du côté de la langue permet déjà d'entrevoir l'universalité du lien entre la lecture, l'écoute et l'assimilation orale. En effet, il faut noter qu'on retrouve de multiples métaphores alimentaires dans les expressions courantes, comme par exemple « avoir soif de connaissance », « boire les paroles », « dévorer ou avaler un livre », « digérer une pensée, une lecture », « un ouvrage indigeste », « un lecteur vorace », « rester sur sa faim (à propos d'une lecture, par exemple, ou encore d'un propos laissé en suspens) », etc. Et, plus encore, il n'y a qu'à regarder du côté du vocabulaire gastronomique<sup>1</sup> pour constater à quel point le choix des mots, l'élégance du style et des métaphores, ont toute leur importance pour donner un avant-goût du plat, qui est d'abord présenté à la bouche par les mots avant d'être réellement mangé. Les mots, les paroles, les pensées, sont de cette manière associés à des aliments, ce qui permet d'envisager leur transmission à un autre — lecteur, psychanalyste, interlocuteur — selon le mode d'un repas. En consultant le dictionnaire, il ressort que dévorer, avaler un livre, avoir soif de connaissances, boire les paroles de quelqu'un, ou encore être un lecteur vorace, sont autant de manières d'indiquer l'avidité, le désir passionné, l'impatience, l'attention soutenue et l'admiration, allant même jusqu'à désigner le pillage et l'appropriation.

C'est dire qu'il y aurait, à la base du travail de lecture et de psychanalyse, une même force, un même désir, certainement à situer du côté de la passion épistémophilique, de la curiosité, bref de l'avidité de savoir, avec tout ce qu'elle peut comporter d'envie destructrice et de violence, lorsqu'elle tend vers le pillage et l'appropriation. La curiosité et la pulsion d'investigation caractérisant l'attitude du chercheur proviennent, nous dit Freud à propos de son étude sur Léonard de Vinci, du questionnement sur l'origine des enfants qui donne lieu à l'élaboration de théories sexuelles infantiles. L'« avidité de savoir d'ordre sexuel » peut ainsi se sublimer en « poussée de savoir d'ordre général » (Freud, 1910, 263).

Or, la métaphore selon laquelle les mots, les livres, se goûtent et se mangent suggère un autre niveau pour aborder notre rapport au savoir et à sa transmission. Didier Anzieu (1972, 203) souligne, à propos de la fantasmagorie orale dans le groupe, que la mise en avant, dans le discours collectif, de la sexualité génitale, fait parfois oublier la sexualité pré-génitale. C'est en quoi la richesse des métaphores alimentaires m'amène à penser qu'elles témoignent certainement de la présence d'une telle composante orale dans notre façon d'appréhender le monde, comme le fait d'ailleurs remarquer Gisèle Harrus-Révidi « L'oralité ne se condense pas dans l'image du nourrisson tétant l'intermittent sein. Elle est un des modes de l'être au monde du sujet. Mieux la matrice paradigmatique par laquelle son rapport à la vie se structure. » (Harrus-Révidi, 1997, 27). C'est dire que *l'oralité n'est pas réductible à la bouche* et qu'elle concerne autant la respiration, le toucher, la vision, l'audition, donc tout ce qui pénètre le sujet, tout ce qui est

incorporé. Ce mouvement d'absorption implique une curiosité particulière qui prend la forme d'une ouverture à l'autre, d'une disponibilité à recevoir, à recueillir, d'une disposition à prendre en soi ce qui est offert, autant de caractéristiques qui concernent le travail en jeu dans la lecture et l'écoute.

Dans la lecture comme dans la psychanalyse, on assiste à un même type de quête, « quête de sens », dirait Piera Aulagnier (1975), « passion de l'être et folie de savoir », dirait Maud Mannoni (1988). Lire, écouter, ces activités font appel au même dénominateur les mots, le langage. Deux manières, certes différentes, d'entrer en relation avec le savoir (théorique, littéraire, historique, psychique, etc.) et de poursuivre une quête dont on peut penser qu'elle est sous-tendue par une même force, celle du désir de savoir qui s'enracine dans une fantasmagorie orale, d'ailleurs présente en filigrane dans les expressions langagières. Non pas que ces deux activités se confondent, elles comportent bien entendu des enjeux et un cadre différent que je ne m'attarderai pas à définir ici, car je veux plutôt attirer l'attention sur un point particulier qui permet de rapprocher ces deux scènes. Le livre offert à la lecture et le récit qui se construit en analyse présentent un même appel à être entendu par un autre qui, par sa curiosité, sa réceptivité, sa capacité à métaboliser ce qu'il reçoit sous la forme de mots lus ou entendus, se voit attribuer un rôle de porte-voix. Je crois que le lecteur qui veut rendre compte de l'effet qu'a produit en lui une lecture et le psychanalyste qui veut faire résonner ce qui, de la parole de l'autre, a été entendu et déposé en lui, se réunissent autour d'une même passion de connaître dans laquelle on peut parfois déceler un côté... dévorant. Ceci amène Michel Schneider à parler, dans son livre sur le plagiat en littérature et dans la communauté analytique, de « voleurs de mots » (Schneider, 1985), pour désigner la lutte avec les mots qui est à l'œuvre dans tout processus d'élaboration de la pensée.

### **Breve incursion du côté de l'oralité et de la pensée**

Si le goût du/de savoir s'inscrit dans une logique qui s'articule à la voracité, c'est d'abord dans l'étymologie que se manifeste ce lien étroit. Ainsi, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que le verbe « savoir » vient du latin « *sapere* », signifiant avoir de la saveur ou encore, au figuré, avoir du goût, du jugement<sup>2</sup>.

Ceci va dans le sens du lien depuis longtemps instauré par la psychanalyse entre les processus de pensée et l'incorporation orale. Rappelons ce que Freud affirme au sujet de la fonction de jugement dans « La négation » :

« La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert [de sens] cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Donc ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors de lui tout le mauvais. » (Freud, 1925, 137).

Il est donc établi que la construction de l'objet interne et de l'appareil à penser se fait sous le mode de l'incorporation. Par ailleurs, on retrouve dans *Totem et tabou* (Freud, 1912) un écho à ce mécanisme selon lequel il s'agit de prendre en soi et d'assimiler certaines qualités de l'objet, en l'occurrence dans ce cas, la force du père. La scène de dévoration élaborée par Freud ne correspond toutefois pas à une incorporation puisque, comme le soulignent Abraham et Torok au sujet de la nécrophagie

« sa réalisation en groupe en fait un langage l'absorption de la dépouille symbolisera — en mettant en scène le fantasme d'incorporation — à la fois que l'introjection de la perte est impossible et qu'elle a déjà eu lieu. Elle aura pour effet d'exorciser le penchant, qui pourrait naître avec le décès, d'une incorporation psychique. » (Abraham et Torok, 1972, 115).

L'accomplissement en groupe de la dévoration cannibalique donne ainsi une valeur symbolique à l'acte puisqu'il y a constitution d'une alliance, d'un pacte qui lui donne un sens et une visée. André Green affirme à ce propos qu'on « a voulu incorporer sa puissance, mais ce qu'on a introjecté, c'est son pouvoir interdicteur. » (Green, 1972, 37). C'est dire que là où l'acte réussit, c'est dans la création<sup>3</sup> après coup du double interdit correspondant aux deux désirs refoulés du complexe d'Œdipe, auquel s'ajoute « l'interdiction du fratricide, qui a un fondement social » (Freud, 1912, 296) et qui devient plus tard l'interdit plus général de meurtre. Ce qui advient, c'est donc l'interdit de l'inceste et celui du meurtre, et avec lui la filiation père-fils puisque les fils se reconnaissent alors comme frères. L'introjection de l'interdit ou des lois du père donne lieu à l'enclenchement, subséquent à la perte, d'un mouvement de ritualisation par lequel se répète le repas totémique avec un substitut du père. Ce remplacement du père par le totem est à rapprocher du mécanisme en jeu dans le procédé de langage propre à la métaphore, dont l'action consiste précisément en la substitution d'un signifiant par un autre<sup>4</sup>. Cette opération permet au groupe de dévorer un autre objet, lié au père. *Totem et tabou* illustrerait ainsi à sa manière que *le symbolique vient à l'homme par la bouche, ou encore que le rapport du sujet à l'objet et le rapport du sujet au langage se fonde et s'organise autour d'un processus de dévoration.*

Dans la même perspective, Gérard Haddad — qui a travaillé sur la figure du livre mangé à partir des rites alimentaires juifs, tout en suivant son déploiement dans la Bible, dans certains mythes, dans le champ freudien et dans la clinique —, affirme que « l'homme fonde et assimile le symbolique à travers son oralité » (Haddad, 1984, 161) ou encore que « dans la formation du sur-moi, *le sujet avale des paroles* » (Haddad, 1984, 49), signifiant ainsi que le symbolique, certes là dès

l'origine, advient et s'intègre par le biais d'une opération particulière, celle de manger les mots. Au départ, mots et aliments sont en effet étroitement liés, puisqu'en tétant le sein l'enfant est aussi traversé et imbibé par la parole, par les mots de la mère. C'est pourquoi Piera Aulagnier (1975, 61) souligne qu'à l'origine il y a une identité entre avaler un élément de l'extérieur et avaler le plaisir qui y est associé, pointant ainsi l'indistinction entre l'aliment et l'affect qui l'accompagne.

C'est en quoi il m'apparaît important de revenir sur le lien, peu analysé il me semble, entre l'oralité et la pensée, pour entrevoir comment il sous-tend l'avidité de savoir au cœur de la lecture et du travail du psychanalyste, avidité qui repose sur le schéma constituant la première relation du sujet à ses objets et au monde, et qui, bien qu'elle reste toujours à l'œuvre, nécessite, comme on le verra, d'être suspendue pour pouvoir lire et écouter la parole de l'autre dans sa singularité.

### **Le goût, parfois vorace, de savoir**

#### ***a) Freud, lecteur et penseur***

Il n'y a qu'à se tourner du côté de Freud pour constater la présence de ce lien entre le mot et l'aliment qui se dessine lorsqu'il évoque sa passion pour les livres, qu'il qualifie lui-même de « bibliophilie » (Freud, 1900, 156) et qui lui a causé par moments certains problèmes, comme il le raconte dans *L'interprétation des rêves*, lorsqu'à 17 ans il s'est endetté chez le libraire et n'avait aucun moyen de payer sa dette. C'est lors de l'analyse du rêve de la monographie botanique qu'il fait allusion à cette passion qui le pousse à collectionner les livres et à en avoir beaucoup, raison pour laquelle il se décrit comme un *Bücherwurm*, c'est-à-dire un rat de bibliothèque ou, littéralement, un ver de livre. Ceci le renvoie à un souvenir d'enfance du lycée où, lors de la constitution d'un herbier, ils avaient trouvé des petits vers dont « les livres sont l'aliment préféré » (Freud, 1900, 170)... ce qui renvoie il va sans dire à la passion livresque de Freud. Ce rapport trouve en plus un écho lorsque ce dernier raconte avec quel plaisir il avait, à l'âge de cinq ans, effeuillé, déchiré avec sa sœur un livre « feuille à feuille, comme s'il s'était agi d'un *artichaut* » (Freud, 1900, 155), le livre étant à nouveau associé à un aliment.

À ceci il faut ajouter que Freud était un fervent amateur de cigares, si bien qu'il ne pouvait se résoudre à l'abstinence qui, disait-il, aurait nuit à sa créativité<sup>5</sup>. C'est dire à quel point l'avidité pour les livres et l'avidité pour le plaisir de la bouche vont ensemble. Par ailleurs, Max Schur, dans son étude sur *La mort dans la vie de Freud*, fait l'hypothèse que les frustrations orales qu'a éprouvées Freud durant les seize dernières années de sa vie et son addiction conséquente l'ont peut-être empêché d'élaborer davantage sur la question de l'oralité.

Dans un autre registre, la voracité est aussi ce qui sous-tend le rapport de Freud aux penseurs qui l'entourent, rapport qui se caractérise par la hantise du plagiat et du vol des pensées. François Roustang (1976) et Michel Schneider (1985) ont déjà abordé cette question, montrant entre autres comment Tausk s'intéressait de manière symptomatique aux mêmes choses que Freud, comment Freud a utilisé le

concept d'introjection d'Abraham sans lui rendre justice, comment Freud a voulu faire de Jung son fils, cette passion laissant finalement place à la haine et à la rupture, comment Groddeck s'est senti utilisé et pillé par Freud lorsque ce dernier publie *Le moi et le ça*, tout en ayant lui-même emprunté à Freud, de telle sorte qu'il est constamment hanté par l'ombre du plagiat, se faisant sans cesse reprocher lors de conférences publiques d'exposer des idées semblables à celles de Freud. Mon propos n'est pas de m'attarder à analyser la complexité des relations entre Freud et ses disciples, puisque d'autres qui ont une meilleure connaissance de l'histoire de la psychanalyse l'ont déjà fait. Quelques exemples choisis me serviront ici à montrer que cette logique du pillage s'articule tout à fait à celle de la dévoration.

Ainsi dans son échange de lettres avec Fliess, Freud parle d'idées à lui « emprunter » (Freud, 1887-1902, 297), il dit ailleurs avoir « puisé sans scrupules » (Freud et Abraham, 1907-1926, 224) dans les observations d'Abraham sur la mélancolie et, dans une lettre à Ferenczi au sujet de son « Petit Homme-Coq » il lui dit que « c'est tout simplement un régal » — noter ici le double sens renvoyant au registre de l'oralité — tout en précisant aussitôt « J'espère que vous n'allez pas croire que je veux simplement le confisquer pour moi; ce serait une bassesse de ma part » (Freud et Ferenczi, 1908-1914, 359). En somme, il s'agit de prendre à l'autre mais sans répéter tout à fait, d'où les précautions qui apparaissent parfois pour justifier la pertinence de son travail : « Dans les travaux valables et substantiels d'Abraham, Horney et Hélène Deutsch sur le complexe de masculinité et le complexe de castration, chez la femme, beaucoup de choses sont très proches de mon exposé, mais il n'y a rien qui le recouvre tout à fait, aussi ma publication est-elle également justifiée » (Freud, 1925, 132).

Cette lutte de propriété et de priorité, centrée sur l'objet-savoir, se donne ici à lire dans le rapport entre Freud et ses disciples et peut aussi bien s'observer dans d'autres lieux qui nous entourent, car tout chercheur ou penseur doit inévitablement se situer par rapport à ce qui a été dit, que ce soit pour le reprendre, le réaménager, le continuer, le contrer, s'en démarquer, le poursuivre. On pense toujours à partir des mots d'un autre et c'est en quoi la création ne va pas sans une certaine appropriation, nécessaire au processus de transmission mais qui peut, sur un autre versant, s'apparenter à un pillage lorsqu'il est difficile de se départir des mots de l'autre qui font alors obstacle à l'élaboration de la pensée. À ce sujet, Maud Mannoni écrit

« Les découvertes théoriques se sont ainsi toujours faites avec ou contre un autre, voire se sont inscrites dans un espace transférentiel où ont joué tour à tour la question de la dette paternelle et l'angoisse de l'emprise maternelle, ainsi que la crainte que, dans le cours de l'élaboration d'une pensée commune, un des deux sujets n'en vienne à s'évanouir. On a pu alors voir à l'œuvre un travail de dénégation portant (comme ce fut le cas par rapport à Tausk) sur l'œuvre et la personne de l'autre. » (Mannoni, 1988, 161-162).

C'est dire que la transmission se situe dans l'optique d'une reconnaissance de la dette et du système symbolique, qui rend possible l'inscription dans l'ordre de la filiation. Mais elle peut aussi conduire à une relation d'emprise qui ne va pas sans risque de blessure et d'angoisse, toutes deux causées par une violence archaïque pré-œdipienne s'apparentant à un corps-à-corps avec la mère. Il y a alors nécessité de passer par la violence et la haine pour s'en déprendre, comme en témoignent les multiples ruptures et scissions qui ponctuent l'histoire de la psychanalyse.

**b) *La vocation du psychanalyste***

La pulsion épistémophilique, à l'œuvre dans le travail de lecture et de pensée, peut également être à l'origine de la vocation du psychanalyste, c'est du moins l'avis de Marie Moscovici

« C'est peut-être, au départ, cette passion épistémophilique qui nourrit le désir d'être analyste. Les psychanalystes ont une grande avidité de savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Au départ, tout au moins. Après, il faut se calmer — sans quoi on ne saurait être psychanalyste. »  
(Cité dans Bertrand et Doray, 1989, 64).

Le travail de l'analyste a déjà été situé dans l'horizon d'une fascination pour le secret et d'un plaisir des confidences en lien avec la curiosité sexuelle infantile (Haineault, 1990). Une telle vocation tirerait donc sa motivation dans la pulsion d'investigation liée au questionnement sur l'origine faisant que l'enfant, « confronté à l'« énigme » de la conception, de la naissance et de la différence des sexes, voué à la question des origines, est le premier théoricien, perplexe et égaré, mais peut-être le plus « génial ». » (Pontalis, 1991, 17). Or, l'avidité n'est peut-être pas uniquement liée au désir sexuel de savoir puisqu'on peut supposer qu'avant même de pouvoir poser des questions, l'enfant est avide de comprendre, de saisir le monde, il est avide de mots autant que de nourriture, ce qui amène à considérer la composante orale parfois destructrice en jeu dans cette passion de savoir.

N'est-ce pas d'ailleurs en ce sens que l'on peut entendre la suggestion de Freud, qui invitait les analystes à se mettre dans une position d'éveil pour être disposé à la surprise et à l'étonnement, afin d'éviter un type d'écoute centré sur des attentes préconçues, qui relèverait justement de l'avidité de savoir « les meilleurs résultats thérapeutiques, au contraire, s'obtiennent lorsque l'analyste procède sans s'être préalablement tracé de plan, se laisse surprendre par tout fait inattendu, conserve une attitude détachée et évite toute idée préconçue. » (Freud, 1904, 65). Il y a donc une nécessité de suspendre cette soif de savoir pour être à l'écoute de l'autre, en sachant bien qu'une suspension n'équivaut pas à une élimination et que ce fantasme risque d'être toujours présent dans l'écoute. L'important est de pouvoir le repérer, le prendre en compte pour que cette quête ne soit pas une recherche du « tout-savoir » sur le sujet, dans une sorte de fantasme de toute-puissance. Dans la

même perspective, pensons au texte de Michel de M'Uzan où il parle de « la bouche de l'Inconscient » pour désigner le silence de l'analyste<sup>6</sup>, en ce sens qu'il correspond à une ouverture à l'autre, dès lors convié à s'y présenter. L'analyste écoute-t-il avec sa bouche? Oui, si on entend par là que la Bouche figure cette disposition particulière d'écoute et de réceptivité à la parole de l'autre, qui permet une ouverture sur l'inconscient dont elle porte la voix.

Le désir de savoir, du côté du lecteur, du penseur, comme de l'analyste, peut donc avoir une composante d'avidité recelant en arrière-plan une certaine violence qui risque de porter atteinte à l'autre lorsque cette quête tombe sous le versant de l'appropriation. Mais il n'en reste pas moins que ce fonctionnement par lequel les mots de l'autre sont pris en soi et assimilés est à la base même du processus de pensée, comme le souligne fort justement François Roustang (1976, 127)

« En tout cas, la découverte en psychanalyse est inséparable de cette question, et sa structure relève toujours du vol de l'autre, de l'autre inconscient ou de l'autre qui parle en analyse. [...] Chaque psychanalyste travaille inextricablement ses propres fantasmes à partir de ceux qu'il entend, et les fantasmes de ses analysants à partir des siens propres. Toute théorisation se fonde donc inévitablement sur le vol et l'influence. »

C'est dire à quel point l'avidité de savoir, dans la lecture et dans l'analyse, ne va pas sans une part de folie qui entraîne parfois des rapports passionnels et meurtriers pouvant prendre davantage la forme d'une « possession démoniaque » qui s'apparente, tel que mentionné précédemment, à une relation d'emprise, que d'une « appropriation créatrice », selon les termes de Michel Schneider.

### **Où vont les mots?**

S'il est possible ou pensable d'envisager que la lecture et l'écoute se font à partir de la Bouche, c'est à condition d'envisager cette dernière non sous l'angle d'un organe mais plutôt comme un lieu de passage, une « zone-objet-complémentaire », selon la conception de Piera Aulagnier (1975, 62), qui correspond à la « représentation primordiale par laquelle la psyché met en scène toute expérience de rencontre entre elle et le monde. » La Bouche serait ainsi un représentant métonymique du lieu où s'origine toute rencontre puisque, toujours selon la réflexion menée par Aulagnier, « le propre du système psychique est de ne jamais renoncer à ses modes successifs de représentation la participation du primaire à l'activité du « Je » n'est plus à démontrer. » (Aulagnier, 1975, 72). Dès lors, si on lit ou on écoute avec la Bouche, quel est le destin de ces mots captés au passage d'une lecture ou d'une séance d'analyse? Cette voracité à l'origine du désir de lire et d'écouter amène à envisager ces deux activités en fonction des processus d'introjection et d'incorporation, tels que définis par Abraham et Torok (1972), selon le type d'assimilation qui est effectué.

Si dans l'*incorporation* le sujet introduit en lui un objet imaginaire pour combler le vide qui ne peut être mis en mots, on peut supposer que c'est ce qui se produit lorsque, par exemple, le lecteur ou l'analyste se trouvent paralysés dans leur activité d'interprétation, comme si les mots reçus avaient pour effet de bloquer le processus de pensée. Il y a des mots qui collent à la peau et dont il est difficile de se déprendre, des mots qui ne vous appartiennent pas et que pourtant vous prenez en vous, mots dont il est impossible de se défaire et qui restent pris dans la gorge, qui se fixent et qui vous figent, mais auxquels vous vous accrochez par peur de ne pas pouvoir mieux dire et qui, au lieu de nourrir la réflexion, vous empêchent de penser. Expressions toutes faites, mots lus ou entendus et qui reviennent en tête, parfois pour mieux recouvrir le manque, la difficulté ou l'inhibition à penser. Maud Mannoni parle à ce sujet de la théorie qui agit parfois comme défense dans le travail de l'analyse « car si la théorie offre des repères, elle fonctionne aussi comme défense contre un dire du patient lorsque ce dire touche au « point aveugle » de l'analyste. L'effet, on le sait, se traduit alors par la surdité de ce dernier. » (Mannoni, 1988, 160). Ceci vaut aussi bien pour tout penseur ou écrivain<sup>7</sup>, parfois aux prises avec des mots qui font obstacle à l'élaboration d'une interprétation, d'une réflexion, d'une pensée, d'un récit, cette rigidité pouvant être la conséquence d'un savoir non introjecté.

L'incorporation des mots de l'autre m'apparaît être un destin possible de la lecture et de l'écoute analytique et ne peut que contribuer à arrêter le mouvement, donc conduire à une impasse dans le travail de théorisation ou d'interprétation. Peut-être arrive-t-il que le lecteur et l'analyste, voulant *tout* incorporer, restent pris dans une logique d'identification à l'autre, faisant en sorte que les mots reçus les tiennent prisonnier, ce qui a pour conséquence d'arrêter le mouvement d'élaboration? Certes, incorporer des traits, des mots, des paroles, constitue le propre de l'identification qui participe au processus de formation du moi, comme l'indique Nasio (1999, 115) « nous sommes faits de toutes les empreintes que laissent en nous les êtres et les choses que nous aimons fortement ou que nous avons fortement aimés et parfois perdus. » Il s'agit dans ce cas d'identifications imaginaires qui, si elles contribuent à la formation du moi, peuvent cependant masquer le sujet, son identité, comme le souligne Patrick Guyomard (1998, 15)

« Aux leures et aux fixations identificatoires, la psychanalyse oppose son ascèse de parole elle est une entreprise de *désidentification*. Le processus analytique s'exerce à rebours des identifications. Elles sont autant constitutives des conflits psychiques que constituées (comme fantasmes et symptômes) par eux. »

Plus encore, il y lieu de se demander dans quelle mesure l'appropriation de certains traits ne fait-elle pas violence à l'autre, n'est-elle pas un vol, une usurpation d'identité? Dans quelle mesure l'identification, lorsqu'elle reste fondée sur la violence première de l'appropriation sans donner lieu à une véritable

intériorisation — qui est aussi une symbolisation — ne devient-elle pas paralysante, empêchant la lecture, l'écoute, et empêchant la poursuite de l'activité de pensée?

C'est en quoi je m'interroge sur ce qu'il en est du destin des mots reçus qui peuvent devenir autant d'empreintes et d'emprunts, tant en ce qui concerne le lecteur que l'analyste qui sont, chacun à leur manière, dépositaires de la parole d'un sujet qui cherche à se faire entendre. La prise en soi des mots de l'autre donnant lieu à une véritable inscription symbolique est celle qui passe par une *introjection* qui amène à faire passer par le langage, donc à recevoir en soi les mots de l'autre pour, d'une part, les lui rendre de façon à ce qu'il puisse les intégrer à son histoire et, d'autre part, du côté du lecteur et de l'analyste, intégrer cette rencontre à une réflexion, à une histoire de lecture ou d'analyse de façon à ce qu'elle fasse désormais partie de son trajet d'interprète et contribue à relancer le processus de pensée pour le travail à venir. Double enjeu, donc, qui implique que les mots partagés sous la forme d'un livre ou d'un récit entendu soient introjetés de manière à donner sens à une histoire singulière, aussi bien celle de l'écrivain que du lecteur, du sujet en analyse que de l'analyste. En effet, le psychanalyste, qui est aussi lecteur d'œuvres théoriques, doit pouvoir élaborer ses lectures, donc introjecter la théorie pour qu'elle lui serve dans la cure et qu'elle soit une ouverture permettant une écoute originale. Le psychanalyste qui écoute des récits de vie est aussi penseur de l'expérience de l'analyse, qu'il en fasse œuvre écrite ou non, c'est-à-dire qu'il a pour rôle d'assimiler cette rencontre à une histoire contre-transférentielle qui influencera les rencontres ultérieures avec d'autres sujets et son rapport à la théorie. Et, plus encore, le lecteur, tout lecteur qui plonge dans un livre, a pour fonction d'intégrer cette lecture à son histoire et de contribuer ensuite à donner un écho de cette lecture, portant ainsi la parole de l'écrivain ou du penseur, qui sera reprise par d'autres.

Il y a, dans la lecture comme dans l'analyse, un processus de transfert de mots par lequel il s'agit d'introjecter les mots de l'autre (théoricien, écrivain, analysant, psychanalyste) pour pouvoir écrire ou encore parler en son nom, c'est-à-dire penser à partir de sa propre subjectivité. Le processus de dévoration associé à l'avidité de savoir n'est pas, on l'aura compris, pur cannibalisme destructeur puisqu'il s'associe à un *travail de deuil* qui passe par une introjection, sans quoi il n'y a pas d'assimilation et de transmission possible.

### **Le deuil des mots de l'autre**

C'est pourquoi il y a lieu de concevoir que, dans la lecture comme dans l'analyse, il faut faire le deuil des mots de l'autre, c'est-à-dire que les mots volés et mangés doivent aussi être perdus. Ainsi il peut arriver, selon le prototype de l'incorporation, que les mots de l'autre soient pris en soi sans être digérés et assimilés, ce qui est le symptôme d'un deuil refusé ou non-accompli. La dévoration donnant lieu à une véritable transmission est celle qui passe par une *introjection* qui amène à faire passer par le langage, donc à prendre les mots de l'autre, certes, car c'est ainsi que se construit la pensée, mais pour en faire autre chose. Plutôt que de se retrouver avec des mots en soi qui sont pourtant extérieurs

ou étrangers à soi, les mots doivent être internalisés, condition nécessaire pour relancer le processus de pensée, afin que la parole du sujet s'énonce désormais depuis le lieu du « je » et non plus depuis le lieu de l'autre.

Depuis le début, je réfère surtout à la position du lecteur et à celle du psychanalyste, mais il m'apparaît important à ce point de dire un mot sur la position de l'analysant qui est également, dans le parcours analytique, en quête de savoir, ou encore en quête de l'être. Ainsi le sujet qui vient en analyse s'aperçoit qu'il porte en lui des mots qui ne lui appartiennent pas, qui viennent d'ailleurs et qui pourtant influencent sa destinée. Croyant penser par lui-même, il découvre à quel point il est pensé par l'autre, position aliénante de laquelle il doit se déprendre pour devenir sujet de son histoire. Ce travail passe en analyse par une demande pour le moins particulière et je laisse ici parler Michel Schneider qui donne à ce sujet un exemple révélateur : il s'agit de « la demande du patient d'être "plagié", volé de ses significations mises en mots par l'analyste, ce qu'une patiente exprimait ainsi au tout début de son analyse "Je viens ici pour que vous me racontiez mon histoire" » (Schneider, 1985, 325). Ce fragment suggère la satisfaction qu'il peut y avoir pour un sujet à être écrit et pensé par un autre, comme dans le fantasme de voir son histoire enfin reconstruite dans le but de repartir enfin avec un livre sous le bras, croyant ainsi retrouver ce qui lui appartient, alors que l'analyse a plutôt à voir avec l'indéterminé et l'inachevé. Mais on peut penser que derrière ce désir, il y a aussi l'angoisse d'être pensé par l'autre, de le voir repartir avec les morceaux reconstitués sans les lui rendre. Si l'analyse conduit inévitablement à un certain « communisme des idées », elle n'est pas un pillage et doit plutôt permettre la circulation des mots et le mouvement.

Le psychanalyste n'est pas un voleur d'histoires, quelqu'un qui se remplirait des mots des autres pour repartir avec son butin, il peut au contraire avoir pour mission de rendre la parole à celui qui l'avait perdue. Pour qu'il y ait introjection, le sujet en analyse doit, d'une part, se déprendre des mots de son histoire qui lui collent à la peau et qui sont autant de mots incorporés restant en travers de la gorge, comme des choses ou des corps étrangers, et aussi, d'autre part, se déprendre de ceux de son analyste. C'est en quoi Maud Mannoni parle d'un « "travail" de séparation, de dé-fusion » (Mannoni, 1988, 163) qui à certains moments ne peut s'accomplir sans que soient mobilisés la haine et la violence, qu'il revient à l'analyste de recevoir. Certes le sujet continue toujours ensuite à porter et à inscrire en lui les mots de l'autre, mais il me semble que c'est une des fonctions de l'analyse de l'amener à le prendre en compte. C'est dire que l'analyse permettrait ainsi que s'accomplisse, pour l'analysant, le deuil des mots de l'autre, opération qui n'en est pas moins toujours à recommencer, dans la lutte perpétuelle que mène le sujet avec les mots.

Cette voie me conduit en terminant à poser une autre question : cette passion de savoir qui s'inscrit sous le signe de la dévoration ne suggère-t-elle pas que nous sommes tous, chacun à notre manière, *malades des mots*? En guise d'illustration, je pense à *Madame Bovary* — et là c'est moi-même, en lectrice vorace, qui puise

du côté des écrivains qui sont une source intarissable —, je pense donc à ce livre qui raconte l'histoire d'une femme qui s'emplit littéralement de mots en lisant avec avidité des romans et des livres de toutes sortes et qui, d'une certaine manière, vit dans le livre de l'autre si bien que cet imaginaire organise sa réalité qu'elle voudrait toujours autre, à l'image de ce qu'elle retrouve dans les livres. Sous l'injonction de sa mère, il est convenu qu'il faut l'empêcher de lire ces « mauvais livres, [ces] ouvrages qui sont contre la religion et dans lesquels on se moque des prêtres par des discours tirés de Voltaire » et le libraire chez qui elle s'approvisionne est alors qualifié « d'empoisonneur » (Flaubert, 1857, 174-175). Comme par hasard, Emma Bovary va effectivement mourir *empoisonné*, d'un poison qu'elle ingère elle-même comme tous ces livres et qui lui donne, la précision est fort révélatrice, un « affreux goût d'encre » (Flaubert, 1857, 401) dans la bouche. N'est-ce pas ainsi le livre qui l'étouffe et qu'elle crache, vomissant tous ces mots incorporés pour combler le vide d'une histoire qu'elle se refusait à vivre, la sienne, car elle préférerait celles des autres, écrites ailleurs. L'exemple est éloquent et montre bien ce qui advient lorsque le livre n'est pas tout à fait mangé et perdu, le deuil des mots de l'autre ne pouvant alors être accompli.

Ce deuil est nécessaire pour préserver une éthique de la lecture et de l'écoute, qui implique de la part de l'interprète de pouvoir « sublimer son rapport au savoir », ce qui signifie

« pouvoir séparer la voie du savoir et la voie de la jouissance. Si être désirant du savoir implique que le savoir s'est fait, pour le sujet, objet de désir, encore faut-il pouvoir dire quel rôle on lui demande de tenir. La sublimation du rapport Sujet-Savoir présuppose que le sujet accepte de reconnaître que tout nouvel objet de savoir ne peut que le renvoyer à un nouveau non-su, que le champ du savoir ne peut obtenir le sceau de la vérité que pour autant qu'il préserve ce manque. » (Aulagnier, 1986, 156).

L'accès au savoir présuppose « qu'il n'y aura jamais de point dernier venant arrêter la quête » (Aulagnier, 1986, 156-157), pas de certitude d'obtenir le fin mot de l'histoire, ce qui nécessite l'accomplissement du deuil de la toute-puissance infantile et du deuil des mots de l'autre, sans quoi l'avidité non sublimée risque de donner lieu à une incorporation, et donc à une possible mélancolisation de la pensée.

**julie paquin**  
2108, rue st-andré  
montréal  
qc h2l 3v1

---

**Note**

1. Voir à ce sujet la « savoureuse » analyse de Gisèle Harrus-Révidi, où elle affirme au sujet du vocabulaire gastronomique « Le plaisir des représentations imaginaires créées par la lecture d'une carte au restaurant ou d'un menu lors d'un repas d'apparat a une vertu apéritive, mobilisatrice du désir. » (*Psychanalyse de la gourmandise*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1997, p. 29).
2. « [...] car on a oublié, l'oralité primordiale étant vouée au refoulement et à l'oubli, que le verbe français « savoir » vient, en 980, de *savoir*, issu lui-même du latin *sapere*, proprement « avoir de la saveur » (cf. « sapide »), au figuré « avoir du goût, sentir, comprendre, connaître, avoir du jugement ». Le substantif « savoir » vient, en 842, de *savir*, « sagesse, intelligence ». Par cet emprunt de langue, on voit de façon paradigmatique l'infantile de la langue rejoindre les traces infantiles de l'inconscient. » (G. Harrus-Révidi, *op. cit.*, p. 36)
3. C'est le terme utilisé par Freud « C'est ainsi que, mus par le sentiment de culpabilité du fils, ils *crèèrent* [c'est moi qui souligne] les deux tabous fondamentaux du totémisme qui, pour cette raison, ne pouvaient que concorder avec les deux désirs refoulés du complexe d'Œdipe. » (*Totem et tabou*. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés (1912), Traduction nouvelle de Marielène Weber, Préface de François Gantheret, Paris, Gallimard, 1993, p. 292)
4. Voir à ce sujet Lacan, *Le séminaire Livre V. Les formations de l'inconscient* (1957-1958), Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1998, 517 p.
5. Voir à propos de la maladie de Freud Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, 688 p. « C'est seulement beaucoup plus tard, lorsque les autres satisfactions pulsionnelles ne lui furent plus accessibles et que des excitations douloureuses l'envahirent, que fumer assura une autre fonction, celle de soulager une tension. Freud m'a souvent dit qu'il ne pouvait fournir aucun travail créateur sans fumer. Mais lui arrivait-il jamais de ne pas créer? [...] Sans doute le tabac aidait-il Freud à supporter la douleur et la frustration et était-il pour lui un facteur d'équilibre. Il se peut aussi que Freud en ait eu besoin pour maintenir une constante sublimation. » (p. 488-489)
6. Michel de M'Uzan, *La bouche de l'Inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1994, p. 42 « *Le silence de l'analyste, c'est la bouche de son Inconscient*. C'est une ouverture qui donne sur l'Inconscient. »
7. Je pense à Victor-Lévy Beaulieu, fervent lecteur, dont la problématique du plagiat se trouve au centre de l'œuvre, et qui se décrit lui-même comme un pilleur de phrases et de mots « Pour en venir au plagiat, je dirai que j'ai été frappé par une phrase de Faulkner qui disait que l'écrivain est un être profondément amoral, qui devait prendre son bien là où il le trouvait sans se gêner. Je me suis dit : c'est pas bête le gars qui monte une locomotive ou un tracteur, il se sert de tout ce qui a été fait avant lui et il ne se gêne pas pour incorporer ça à son invention; pourquoi l'écrivain ne ferait-il pas la même chose? S'il trouve une phrase ou une idée intéressante ailleurs, pourquoi ne pas l'incorporer à ce qu'il fait, sans plus. Dans *Don Quichotte*, je me suis bien amusé à le faire. Pour passer d'un chapitre à un autre par exemple, je me servais d'une belle phrase de Virgile — que je lisais à ce moment-là, car je lis toujours beaucoup lorsque j'écris — qui faisait le lien. Maintenant je pense que le plagiat peut être plus subtil. » (Entretien avec Jacques Pelletier, « Victor-Lévy Beaulieu écrivain professionnel », *Voix et images*, vol. III, n° 2, décembre 1977, p. 183.)

---

**Références**

- Abraham, N. et Torok, M., 1972, Introjecter — Incorporer, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 6, 111-122.
- Anzieu, D., 1972, La fantasmagorie orale dans le groupe, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 6, 203-213.
- Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Aulagnier, P., 1986, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay.

- Beaulieu, V.-L., 1977, Entretien avec Jacques Pelletier Victor-Lévy Beaulieu écrivain professionnel, *Voix et images*, vol. III, n° 2, 177-200.
- Bertrand, M., et Doray, B., 1989, *Psychanalyse et sciences sociales. Pratiques, théories, institutions*, Paris, éd. La découverte.
- de M'Uzan, M., 1994, *La bouche de l'Inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient ».
- Flaubert, G., 1857, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.
- Freud, S., 1887-1902, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967.
- Freud, S., 1910, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/bilingue », 1991.
- Freud, S., 1912, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, Traduction nouvelle de Marielène Weber, Préface de François Gantheret, Paris, Gallimard, 1993.
- Freud, S., 1912, Conseils aux médecins sur le traitement analytique, in 1994, *La technique psychanalytique*, Paris, Presses Universitaires de France, 61-71.
- Freud, S., 1925, La négation, in 1985, *Résultats, idées, problèmes II (1921-1938)*, Paris, Presses Universitaires de France, 135-139.
- Freud, S., 1925, Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, in 1969, *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 123-132.
- Freud, S., Abraham, K., 1907-1926, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1969.
- Freud, S., et Ferenczi, S., 1908-1914, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- Green, A., 1972, Cannibalisme réalité ou fantasme agi?, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 6, 27-52.
- Guyomard, P., 1998, *La jouissance du tragique. Antigone, Lacan et le désir de l'analyste*, Paris, Flammarion.
- Haddad, G., 1984, *Manger le Livre. Rites alimentaires et fonction paternelle*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Hachette literatures ».
- Haineault, D.-L., 1990, Faire métier d'une enfance singulière, *Psychanalyse vision du monde?*, Montréal, éd. du Méridien.
- Harrus-Révidi, G., 1997, *Psychanalyse de la gourmandise*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Lacan, J., 1957-1958, *Le séminaire Livre V. Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1998.
- Mannoni, M., 1988, *De la passion de l'Être à la "Folie" de savoir*, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique ».
- Nasio, J.-D., 1999, *Le plaisir de lire Freud*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Pontalis, J.-B., 1991, Préface, in Freud, S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/bilingue », 7-42.
- Roustant, F., 1976, *Un destin si funeste*, Paris, Minuit, coll. « Critique ».
- Schneider, M., 1985, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Paris, Gallimard.
- Schur, M., 1975, *La mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».